



## **Hadi Shabani**

**44 ans**

«J'ai fait connaissance de l'organisation la première année après la révolution. J'ai passé mon diplôme à l'école et j'ai effectué mon service militaire. C'est vers 1984 que mes liens avec l'OMPI ont commencé à se resserrer. Et en 1985 je me suis rendu en Irak.

J'ai été commandant, chef de tank et j'ai servi dans l'artillerie avec des pièces de 122 mm et 130 mm ainsi que des lanceurs de fusées Katioucha. J'ai été nommé commandant de brigade avant que le pouvoir ne soit confié aux femmes et que je sois rétrogradé. J'ai été blessé au cours de l'opération «Lumière éternelle» et j'ai aussi participé aux opérations contre les Kurdes irakiens. J'ai commencé à réal-

lement réfléchir lorsque Radjavi a partout nommé des femmes aux postes à responsabilité. Avant, il y avait régulièrement des anicroches mais j'ai courbé l'échine.

J'ai joué le jeu, j'ai fait mon travail. D'ailleurs si j'avais voulu me révolter j'aurais dû subir la répression, J'ai donc continué sans faire de vague. Ils m'ont mis comme chauffeur de la commandante. C'est lorsqu'on m'a dit «cette femme est ton chef» que le problème s'est vraiment posé. Pas parce qu'il s'agissait d'une femme mais parce que cette personne n'étais pas du tout capable de conduire une attaque militaire. La qualification ne vient pas en une nuit. Il faut de l'expérience. Et là ils ont pris des femmes pour les parachuter sans compétences à des postes occupés par des hommes qui avaient vingt ans de pratique.

Je crois que tout cela est arrivé à cause de la défaite de «Lumière éternelle». Après la déroute, Massoud Radjavi a créé la «révolution idéologique» et une partie de ce programme c'est que les femmes devaient commander les hommes. Massoud Radjavi n'avait alors que deux choix. Soit il disait «la défaite est de ma faute, l'opération était une chose erronée et j'en avais mal fait les plans» soit il rejetait la responsabilité de l'échec sur les exécutants. Si il avait admis la première hypothèse, il admettait aussi l'erreur de la lutte armée et il aurait dû quitter l'Irak.

Pour lui, de manière basique, l'erreur venait de ses troupes. Face à Saddam il obtenait tout ce qu'il voulait. Il vivait comme un roi et n'avait pas envie de tout perdre. Alors j'en ai eu assez de cette comédie. J'ai escorté des membres du Conseil national de la résistance en Jordanie

mais je n'ai pas réussi à m'évader. Ma chance a été lorsque Saddam Hussein est tombé, renversé par les troupes de la coalition anglo-saxonne. J'y ai vu l'opportunité que j'attendais depuis longtemps.

Durant quelques heures, j'étais près de l'équipe des officiers. J'ai vu ce qui s'est passé. Nos soldats étaient prêts à tenter une attaque suicide mais nos chefs se sont contentés de discuter et n'ont rien décidé. Où étaient nos leaders? C'est bien le problème. Au moment crucial il n'y avait personne. Tout le monde avait déserté. On nous avait dit que lorsque nous attaquerions l'Iran les Radjavi marcheraient à notre tête. Et maintenant Maryam est en France et Massoud n'est nulle part. Au début j'avais pensé partir en Europe. Après vingt ans de silence j'ai contacté ma famille qui m'a rassuré quant à un retour sans problème. L'OMPI, comme nous avons suivi Saddam, nous avait dit que le régime en Iran nous torturerait avant de nous exécuter. Evidemment il ne nous est rien arrivé. Ils nous avaient menti comme sur le reste».



## **Hamid Hosseynvandi**

**42 ans**

«En 1985 j'étais soldat. J'effectuais mon service militaire durant la guerre contre l'Irak. J'ai été fait prisonnier et je suis resté trois ans enfermé, jusqu'à la fin du conflit. L'OMPI faisait des tournées dans les centres de détention pour faire de la propagande. Mon frère avait été un de leurs sympathisants avant la révolution. J'ai lu leurs publications et j'ai décidé de les rejoindre. Un représentant de la Croix-Rouge m'a demandé si je voulais rentrer en Iran mais j'ai refusé pour les suivre. J'avais été séduit par la manière dont ils parlaient des libertés individuelles et de la démocratie. C'est pour ça que j'avais soutenu la révolution. Mais j'avais été déçu par la suite car il n'y avait pas de grande différence

avec la dictature du shah. Je viens d'une famille très religieuse. L'OMPI aussi parlait de l'islam mais en donnait une autre version que celle présentée officiellement par le régime.

Je travaillais dans une imprimerie au début de la révolution et on m'a tabassé parce que j'étais contre le régime et on m'a licencié. J'ai été un temps technicien dans les forces aériennes et là aussi j'ai perdu mon travail. Lorsque j'ai rejoint les Moudjahidin je suis entré dans les blindés et durant 16 ans j'ai tout appris dans le domaine de la mécanique. L'OMPI avait des problèmes avec le manque de personnel en raison de la difficulté de recrutement. On devait donc compenser par la qualité et former des gens polyvalents. La première année c'était bien car je n'avais pas encore découvert qu'il y avait une différence entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient. Il y a alors eu la «révolution idéologique». J'ai pensé que ce n'était qu'une vague de féminisme mais dans leur esprit ce n'était pas ça. Il s'agissait plutôt d'une tentative pour opprimer les hommes car ils faisaient peur dans l'organisation. Evidemment ça n'allait pas dans le sens de notre culture et ça devint un des excès des Moudjahidin. Moi j'étais tout à fait d'accord pour donner des postes aux femmes mais en réalité ils l'ont fait parce qu'une femme est plus facile à contrôler qu'un homme.

En 1975 tous les grands leaders des Moudjahidin étaient en prison et la plupart des membres de la base sont alors retournés à une vie normale. Il n'y a pas eu de véritable relève. Seules restaient actives quelques femmes qui n'avaient pas moyen de faire grand-chose. L'OMPI a eu ces problèmes que Massoud appelait le choc de l'opportunisme,

la lutte de pouvoir engendrée par le besoin sexuel du mâle. Si on maîtrise ça, on contrôlera tout. Massoud a donné le leadership de l'organisation à Maryam et confié les postes principaux aux femmes. On arrivait au contrôle des hommes. Moi j'étais plutôt d'accord avec cette stratégie. Je me disais «ce sont des femmes révolutionnaires, pas des femmes de la rue. Elles sont donc plus compétentes et plus capables de prendre des responsabilités». Mais on a multiplié les excès. Ça allait trop loin. On entendait des déclarations du genre «les femmes nous ont tout appris». Ce n'était évidemment pas vrai. Lorsqu'une commandante faisait une erreur et que nous le signalions à Massoud il rétorquait que nous intervenions parce que nous avions un problème sexuel.

Une armée révolutionnaire est basée sur un idéal. Mais si les erreurs se multiplient, que devient cet idéal? Des femmes qui n'étaient dans l'organisation que depuis un ou deux mois ont été nommées commandantes. Mais il y avait une guerre en cours, avec des combats. Elles donnaient des ordres alors qu'elles n'avaient pas de formation et ne connaissaient rien du terrain. J'ai perdu quelques uns de mes meilleurs amis à cause des erreurs ainsi commises. Mais jusqu'en 1993 c'était supportable. Alors Massoud a évacué les derniers hommes des postes de commandement dans les états-majors et il a déclaré que les mâles ne pourraient plus accéder à de hautes charges au sein de l'organisation. Ceux qui ont osé des remarques ont été accusés d'être contre les femmes. En fait nous aurions eu besoin de tout le monde et il y a eu un déséquilibre. Prenez un verre d'eau. Il a une certaine contenance, qu'on le remplisse à moitié ou entièrement. Mais on ne pourra jamais dépasser sa capacité. Au lieu d'une progression de concert, il y a eu une discrimina-

tion qui devint insupportable et un favoritisme absurde. Je luttai contre le gouvernement de Téhéran parce que je ne pouvais pas m'exprimer mais j'étais entré dans un groupe pire que la République islamique. Si je continuait à me battre pour l'OMPI elle mettrait au pouvoir un régime dix fois pire que celui des mollahs.

Les Moudjahidin sont en nombre restreint. Nous devons tout faire, de la cuisine aux grandes opérations militaires. Si je protestais en disant «je n'ai dormi que deux heures cette nuit», on me rétorquait que je me plaignais parce que j'étais contre les femmes. Absurde !

Au cours des réunions d'autocritique la structure de l'organisation obligeait mes amis, mes camarades à m'insulter comme j'insultais les autres. Après ils venaient s'excuser et me demander pardon mais c'est comme ça. C'est de ça que je souffrais. Mais je ne pouvais pas en parler et m'exprimer librement. Certains ont voulu mais se sont retrouvés dans les prisons irakiennes. Moi j'estimais que nous étions des révolutionnaires qui avaient décidé de leur destin. Je n'étais pas là par force mais parce que j'avais choisi et nous devons rester libres.

Mais je me suis aussi demandé ce que je pourrais répondre aux questions des générations futures. En Iran les mentalités avaient changé mais rien n'évoluait dans la tête de ceux de l'OMPI. Je me suis dit qu'il fallait savoir évoluer car le monde et la société se transforment. Nous aussi devons nous réformer. La base d'Ashraf était censée être une société modèle. Nous étions en train de nous entraîner pour exporter demain ce modèle en Iran et l'imposer. Je voyais de plus en plus clairement ce qui était en train de se

passer et je me demandais comment je pourrais justifier ce que j'étais en train de préparer. Les militants à l'intérieur du groupe, surtout ceux qui avaient donné leurs enfants pour la cause, ne savaient pas que l'organisation se trouvait en pleine dérive.

Quand les Etats-Unis ont occupé l'Irak, j'ai saisi la balle au bond. La pression était telle que ce ne fut pas une décision facile à prendre mais je me suis enfui, une véritable évasion! et j'ai fini par rentrer en Iran en décembre 2004.

Il y a une question que j'aimerais poser à Massoud. Moi qui était prêt à tout pour lui, moi qui au cours des opérations avait une pilule de cyanure dans la bouche et une grenade dans la main, qu'est-ce qui a fait qu'aujourd'hui je le déteste?»



**Pour des raisons de sécurité  
ce témoin n'a pas souhaité  
être photographié et désire  
figurer ici sous son seul  
patronyme**

---

## **Ghasem**

**37 ans**

«En 1988 j'ai été capturé par l'armée irakienne contre laquelle nous étions en guerre. Suite à leur propagande dans les prisons, j'ai rejoint les Moudjahidin avec lesquels j'ai passé 17 ans. J'étais dans les blindés et je suis devenu un gradé. Massoud? Il n'y a pas de grade pour lui. Il est tout. C'est l'idole. Personne n'aurait le droit de lui donner un grade. Et Maryam c'est pareil. Massoud c'est l'un des premiers après le fondateur. C'est lui qui a permis à l'organisation de tenir. Absolument personne n'a le droit de dire quelque chose sur eux. On peut parfois critiquer de petites choses mais ça on n'y touche pas. Et si on pose des questions sur eux on devient suspect.

A l'intérieur de l'OMPI l'individu est très isolé. Les relations sont très canalisées, on devient insensible. J'ai découvert des choses à l'intérieur de l'organisation qui m'ont brisé. Je ne veux pas parler contre les Moudjahidin mais c'est ce que j'ai vu et que j'ai vécu. Je n'exagère pas! Il y a partout dans l'organisation le culte de la personnalité. Plus on se donne à Massoud, au leadership et plus on monte dans la hiérarchie. Certains donnent leur travail, d'autres leur corps, d'autres leur âme et d'autre encore leur vie.

C'est un mécanisme bien structuré. Une fois que l'on parvient à atteindre un grade, on élimine tout ce qui pourrait nous le faire perdre.

Il faut venir de l'intérieur de l'OMPI pour comprendre ce que je veux dire. Il est difficile d'admettre ces choses vues du dehors. Il faut absorber toute leur idéologie. Eux disent que c'est l'islam mais en réalité c'est l'interprétation personnelle que donne Massoud de l'islam. Il déclare d'ailleurs que c'est lui qui peut faire la bonne interprétation du Coran. Mais c'est un aspect des choses qui a perdu de son importance car il a été de plus en plus remis en question par les membres.

Mais Massoud prétend quand même qu'il est la pensée la plus proche de celle du prophète. Il prétend être clairvoyant. J'y ai cru mais c'est fini! J'avais confiance et personne n'aurait pu imaginer qu'un jour je puisse dire non! Depuis plus d'un an je suis sorti physiquement de l'organisation. Pour moi c'était comme briser un tabou. Mais lorsque les Américains sont arrivés au printemps 2003, ils nous ont laissé choisir. Je suis né en Iran, c'est mon pays, c'est là

que se trouve ma famille. Des amis qui m'avaient précédé m'ont dit qu'il n'y avait pas de problème à rentrer. Alors j'ai moi aussi franchi le pas. J'ai eu de la chance».